

SUR TES LÈVRES

DU MÊME AUTEUR,
AUX ÉDITIONS MICHEL LAFON

Délivre-moi, 2013

Possède-moi, 2013

Aime-moi, 2013

Comble-moi, 2014

Te désirer, 2014

T'enflammer, 2014

T'envoûter, 2015

J. KENNER

SUR TES LÈVRES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Noël Chatain



Titre original
Say my Name

© Julie Kenner, 2015.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Première publication en langue originale par Bantam Books, une maison d'édition de The Random House Publishing Group, une division de Penguin Random House LLC, New York.

Ouvrage publié avec l'accord de Bantam Books.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*À ma famille. Parce qu'elle s'est habituée
à me voir déambuler avec des histoires plein la tête.*

Le *ronron* des rotors de l'hélicoptère résonne dans ma tête comme un murmure lancinant, un inéluctable message subliminal. *Pas lui, pas maintenant. Pas lui, pas maintenant.*

Toutefois, je sais pertinemment que ma requête est futile, que mes paroles sont dénuées de sens. Impossible de m'enfuir. Impossible de me cacher. Je ne peux qu'avancer... et foncer à plus de 150 km/h vers une destinée à laquelle je pensais avoir échappé il y a cinq ans. Et avec l'homme que j'avais volontairement oublié.

Un homme dont je ne veux certes plus... mais dont j'ai indéniablement, désespérément besoin.

Je me cramponne à l'exemplaire d'*Architectural Digest* posé sur mes genoux. Inutile de baisser les yeux pour voir l'individu en photo sur la couverture ; il demeure aussi vivant dans mon esprit qu'il l'était à l'époque. Des cheveux brillants d'un noir de jais avec un soupçon de reflets cuivrés sous le soleil. Des yeux d'un bleu si profond que vous pourriez vous y noyer.

Sur le magazine, il est assis sur le coin d'un bureau, décontracté, vêtu d'un pantalon anthracite au pli impeccable et d'une chemise blanche immaculée. Ses boutons de manchettes étincellent. Derrière lui se

dressent les gratte-ciel de Manhattan, encadrés par une grande baie vitrée. Il respire la détermination et l'assurance.

Mais d'autres images m'assaillent.

Je vois la sensualité et la transgression. Le pouvoir et la séduction. Je vois un homme en chemise à col ouvert, la cravate desserrée. Un homme parfaitement bien dans sa peau et dont la présence s'impose dans une pièce sitôt qu'il apparaît.

Je vois l'homme qui m'a désirée.

Je vois l'homme qui m'a terrifiée.

Jackson Steele.

Je me souviens de toutes mes sensations lorsque sa peau effleurait la mienne. Je me souviens même de son odeur, boisée et musquée, avec une légère note fumée.

Mais je me souviens surtout de la manière dont ses paroles m'ont séduite. Dans quel état j'étais en sa présence. Et maintenant, ici, au-dessus du Pacifique, je ne peux nier l'excitation qui me traverse à la perspective de le revoir.

Et c'est ce qui m'effraie, bien sûr.

Comme pour accentuer cette pensée, l'hélicoptère vire brusquement et le mouvement me soulève l'estomac. Je plaque une main contre le hublot pour retrouver l'équilibre, tout en observant le bleu indigo intense en contrebas et le littoral découpé de Los Angeles qui s'éloigne.

– Nous allons bientôt nous poser, mademoiselle Brooks, m'indique le pilote, la voix bien distincte dans mon casque. D'ici quelques minutes.

– Merci, Clark.

Je n'aime pas les voyages en avions, et encore moins en hélicoptère. Peut-être est-ce le fruit de mon

imagination débordante, mais je ne peux chasser de mon esprit l'image de tous ces câbles et ces vis qui se détachent à cause des vibrations incessantes de la machine.

J'ai fini par accepter de me déplacer ainsi de temps à autre. Lorsqu'on occupe le poste d'assistante de direction auprès d'un des hommes les plus riches et les plus puissants du monde, ce genre de voyage est inclus dans la formule. Mais si je me suis résignée à cet état de fait – en l'acceptant même avec une certaine zénitude –, je me retrouve toujours en vrac au décollage et à l'atterrissage. Il y a quelque chose d'horriblement contre nature dans la façon dont la terre s'élève vers vous, alors que vous foncez droit sur elle.

Mais pour l'instant, la terre ferme n'est pas encore à ma portée. Nous survolons toujours l'océan et je suis sur le point de le faire remarquer au pilote quand une portion d'île apparaît dans mon hublot. *Mon île*. Le simple fait de la voir me fait sourire et je retiens mon souffle une fois, puis deux, jusqu'à ce que je me sente relativement calme et confiante.

Bien sûr, l'île n'est pas vraiment la mienne. Elle appartient à mon patron, Damien Stark. Ou plus précisément à Stark Vacation Property, un département de Stark Real Estate Development, filiale de Stark International : l'une des sociétés les plus rentables du globe.

Mais dans mon esprit, l'île de Santa Cortez est à moi. L'île, le projet, et tout le potentiel d'aménagement qui en découle.

Santa Cortez compte parmi les petites îles longeant les côtes de Californie. Située un peu en retrait de Catalina, elle a servi pendant des années de base

navale avec l'île de San Clemente. À l'inverse de celle-ci, toujours gérée par l'armée et dotée d'un complexe militaire, d'une caserne et de d'autres signes de civilisation, Santa Cortez est dépourvue de tout aménagement : on y entraînait les hommes au combat rapproché et au maniement des armes. Du moins c'est ce qu'on m'a dit, la Marine n'ayant pas la réputation de s'étaler sur ses activités.

Il y a plusieurs mois, j'ai lu un petit article dans le *Los Angeles Times* qui traitait de la présence militaire en Californie. On y faisait allusion à ces deux îles, tout en précisant que l'armée avait cessé ses opérations à Santa Cortez. Il n'y avait pas d'autres informations, mais j'ai quand même montré l'article à Stark.

– Il se pourrait qu'elle soit à vendre, auquel cas je suppose qu'on devrait agir vite, lui ai-je dit en lui tendant l'article.

Je venais de finir de le briefer sur son emploi du temps de la journée et on marchait d'un bon pas vers la salle de conférence où une douzaine de cadres bancaires de trois pays différents attendaient avec Charles Maynard, l'avocat de Stark, que débute une réunion prévue de longue date sur la stratégie d'investissement et l'optimisation fiscale.

– Je sais que vous cherchez des sites en vue d'implanter un complexe hôtelier de charme aux Bahamas, ai-je poursuivi, mais comme nous n'avons pas encore trouvé une île convenable, je me disais que, dans l'intervalle, une destination touristique familiale avec un accès facilité aux États-Unis pourrait représenter un vrai potentiel.

Il a pris le journal et l'a lu tout en marchant, puis s'est arrêté devant les portes vitrées de la salle de conférence. Durant mes cinq années de collaboration

avec lui, j'avais fini par connaître chacune de ses expressions, mais à cet instant précis, j'ignorais totalement ce qu'il pensait.

Il ma rendu l'article, a levé l'index pour me demander de patienter, puis est entré dans la salle et s'est adressé aux hommes présents.

– Messieurs, je vous prie de m'excuser, mais j'ai un empêchement de dernière minute. Charles, si vous voulez bien faire la réunion à ma place ?

Puis il est revenu dans le couloir, sans attendre la réponse de Maynard ou l'assentiment des invités, mais absolument certain que tout se déroulerait à merveille et selon ses désirs.

– Appelez Nigel Galway au Pentagone, m'a-t-il demandé tandis qu'on repartait en direction de son bureau. C'est mon contact sur place. Dites-lui que je cherche à acquérir l'île. Puis mettez-vous en relation avec Aiden. Il s'est rendu sur le site de Century City pour aider Trent quand il y a eu un problème pendant les travaux. Demandez-lui s'il peut se libérer pour déjeuner avec nous à l'Ivy.

– Oh... ai-je fait, un peu déboussolée. Nous ?

Aiden, c'était logique. Aiden Ward était le vice-président de Stark Real Estate Development et supervisait la construction du Stark Plaza, un trio d'immeubles professionnels sur Santa Monica Boulevard, à Century City. En revanche, je ne comprenais pas pourquoi M. Stark souhaitait ma présence au repas, alors que je n'y étais jamais conviée. Il avait l'habitude de m'indiquer après une réunion tous les détails dont je devais assurer le suivi.

– Si vous êtes le fer de lance de ce projet, il est logique que vous participiez à cette réunion préparatoire.

– Le fer de lance ? ai-je répliqué, prise d'un vertige.
– Si l'immobilier vous intéresse, notamment les projets à vocation commerciale, vous ne pourriez trouver meilleur mentor. Bien sûr, cela suppose un surcroît de travail. J'aurai toujours besoin de vous au bureau, mais vous pouvez logiquement vous décharger de certains dossiers. Je pense que Rachel apprécierait quelques heures supplémentaires, a-t-il ajouté en faisant allusion à son assistante du week-end, Rachel Peters. Utilisez comme modèle le plan de développement que Trent a élaboré pour le projet aux Bahamas, puis préparez une première ébauche et le calendrier.

Il a jeté un coup d'œil sur sa montre, avant de reprendre :

– Vous n'aurez pas le temps de terminer tout ça avant le déjeuner, mais vous pourrez toujours nous exposer quelques points clés.

Il a croisé mon regard et j'ai vu une étincelle d'humour dans ses yeux.

– À moins que je n'aie plus vite que la musique ? Je vous croyais surtout attirée par l'immobilier, mais si vous ne cherchez pas à évoluer vers un poste de direction...

– Non ! ai-je aussitôt lâché en redressant les épaules. Non, enfin... je veux dire oui. Oui, bien sûr, monsieur Stark, je veux travailler sur ce projet.

En l'occurrence, je voulais surtout éviter de paniquer, ce qui me paraissait moins évident.

– Bien.

Une fois parvenu à mon poste de travail à la réception, devant son bureau, il a ajouté :

– Appelez Trevor. Réservez une table. Et nous lancerons ensuite le processus.

Un *lancement* qui m'avait entraînée tout droit jusqu'à aujourd'hui. Je suis officiellement *la* chef de projet du Domaine de Cortez, un village-club de la société Stark. Et tout cas, je le suis aujourd'hui.

Avec un peu de chance, je le serai encore demain. Parce que c'est bien là le problème, non ? Soit la nouvelle que j'ai reçue il y a deux heures fait voler en éclats le projet de Santa Cortez, soit je parviens à le sauver en même temps que ma carrière naissante dans l'immobilier.

Le hic, c'est que je dois faire appel à Jackson Steele pour m'en sortir.

Mon estomac se noue et je me convaincs de ne pas m'inquiéter. Jackson va m'aider. Il doit le faire, parce que là, maintenant, tout ce que je veux dépend de lui.

Vu mon état de stress, je me réjouis de notre atterrissage en douceur. Je glisse le magazine dans mon fourre-tout en cuir, détache ma ceinture et attends que Clark ouvre la porte. Sitôt à l'extérieur, j'inspire une bouffée d'air frais et offre mon visage à la brise océane. Immédiatement, je me sens mieux, tandis que mes inquiétudes et mon mal de l'air sont vite éclipsés par la pure beauté du lieu.

Un paysage magnifique. Préservé. Avec une végétation unique, des arbres, des dunes, des plages parsemées de coquillages.

J'ignore quelles étaient au juste les activités de l'armée, mais celles-ci n'ont pas altéré l'habitat naturel. En fait, les seuls signes de civilisation se trouvent juste à côté de la piste d'atterrissage. L'endroit abrite un tarmac susceptible d'accueillir deux hélicoptères, un débarcadère, un premier petit bâtiment métallique utilisé pour stocker le matériel, et un second, tout aussi modeste, avec deux toilettes chimiques. J'aperçois

aussi une pelleuse, un groupe électrogène, et divers types de machines qu'on a transportées sur le site pour les travaux. Sans oublier deux caméras de surveillance, pour satisfaire à la fois à la sécurité de Stark International et la compagnie d'assurances.

Un deuxième hélico est posé près de celui que Clark pilotait et, un peu plus loin, un chemin naturel mène directement au cœur de l'île encore sauvage. Et sans doute à Damien, à son épouse Nikki et à Wyatt Royce, le photographe engagé par Damien pour réaliser des images de l'île et des portraits de sa femme sur la plage.

Tandis que Clark reste à côté de l'appareil, je suis le chemin. Presque aussitôt, je regrette de ne pas avoir pris le temps de changer de tenue pour cette balade. Le sol est pierreux, accidenté, et mes escarpins seront éraflés et tout abîmés. J'avais prévu d'enfiler un jean et des chaussures de marche, mais j'étais pressée. Alors si je parviens à remettre ce projet sur les rails, j'imagine que ça vaut la peine de sacrifier ma paire de talons hauts préférée.

Le sol grimpe un peu et, en arrivant au sommet d'une petite butte, je découvre en contrebas une crique sablonneuse adossée à des rochers. Les vagues se brisent sur les pierres, projetant de fines gouttes d'eau qui étincellent comme des diamants. Sur la plage, j'aperçois Damien ; il tient sa femme par la taille, tandis qu'elle pose la tête sur son épaule, et tous deux contemplent la mer qui s'étend à perte de vue.

Nikki et moi sommes devenues de bonnes amies, et ce n'est pas la première fois que je les vois ensemble. Mais il y a une telle douceur dans ce moment d'intimité que j'ai presque envie de rebrousser chemin pour les laisser en paix. Toutefois, je n'ai pas de temps à

perdre, alors je m'éclaircis la voix pour annoncer ma présence tout en continuant d'avancer.

Je sais qu'il ne vont pas m'entendre. Le bruit des vagues s'écrasant sur la grève ayant dû étouffer celui de l'hélicoptère, nul doute qu'il couvrira aussi mon arrivée.

Comme pour confirmer ma pensée, Damien presse ses lèvres sur le front de Nikki. J'ai un pincement au cœur. Je songe au magazine dans mon sac... et à la photo de l'homme en couverture. Il m'embrassait de la même façon et, au souvenir de la caresse de ses lèvres sur ma peau, j'éprouve des picotements dans les yeux. Je me dis que c'est la brise et les embruns, mais je ne suis pas dupe.

Ce sont les regrets, le sentiment d'avoir perdu quelque chose. La peur aussi. La peur d'être sur le point d'ouvrir la porte sur quelque chose que je désire ardemment, mais qui me dépasse. Je le sais.

Et la certitude glaciale, amère que, si je ne suis pas extrêmement prudente, le mur que j'ai érigé autour de moi va s'écrouler et que mes horribles secrets seront révélés à la face du monde.

– Sylvia ?

Je sursaute et réalise que je suis plantée là, face à l'océan, le regard vide et l'esprit ailleurs.

– Monsieur Stark. Désolée, je...

– Tout va bien ? me demande Nikki, inquiète, en se précipitant vers moi. On dirait que tu trembles.

Elle m'a rejointe et me prend par le bras.

– Non, ça va, dis-je en mentant. Juste un peu secouée après le vol en hélico. Où est Wyatt ?

– Il s'est installé sur la plage, répond Stark. On a pensé qu'il pouvait commencer par les clichés pour la brochure.

Je tressaille, car j'ai plus d'une heure de retard. Il était prévu que je passe le début de la matinée à Los Angeles, alors que Nikki, Damien et Wyatt devaient se rendre de bonne heure sur l'île. J'étais censée arriver une fois qu'ils auraient fini les portraits de Nikki, et passer le reste de la matinée avec Wyatt pour faire une série de photos destinées à la promo du complexe hôtelier.

Damien devait repartir en ville avec son hélico et Wyatt, Nikki et moi, rentrer avec Clark. Nikki et moi nous sommes récemment découvertes une passion commune pour la photo, et Wyatt a proposé de nous donner des tuyaux une fois les prises de vue terminées.

– Tu n'as pas apporté ton appareil, remarque Nikki en fronçant les sourcils. Il y a vraiment un truc qui *cloche*.

– Non. OK, si... Peut-être.

Je croise le regard de Stark.

– Il faut que je vous parle.

– Je vais voir où en est Wyatt, suggère Nikki.

– Non, reste. Enfin, si ça ne dérange pas M. Stark... euh, Damien, je veux dire.

J'ai encore un peu de mal à l'appeler par son prénom au travail. Mais comme il n'a cessé de le faire remarquer, j'ai passé un certain nombre d'heures à boire des cocktails au bord de sa piscine, en compagnie de sa femme. Après autant de cosmopolitan, les règles de bienséance commencent à peser un peu quand on est entre nous.

– Bien sûr que ça ne me dérange pas, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'inspire un grand coup, avant de lâcher l'info :

– Martin Glau s'est retiré du projet ce matin.

Je vois aussitôt Damien changer d'expression. D'abord le choc, puis la colère, aussitôt remplacée par une détermination farouche. À ses côtés, Nikki est loin de se contrôler autant.

– Glau ? réplique-t-elle. Mais il débordait d'enthousiasme. Pourquoi voudrait-il lâcher le projet ?

Je rectifie :

– Ce n'est pas que le projet. Il a tout lâché. Il est parti.

Damien me fixe du regard.

– Parti ?

– Apparemment, il s'est installé au Tibet.

Damien écarquille les yeux de façon quasi imperceptible.

– Ah bon ?

– Il a vendu sa propriété, liquidé son affaire, et demandé à son avocat de dire à ses clients qu'il avait décidé de consacrer le restant de ses jours à la méditation et à la prière.

– L'enfoiré... lâche Damien avec ce genre de fureur contenue que j'observe rarement chez lui dans ses relations professionnelles, même si la presse s'est souvent fait l'écho de son caractère. À quoi il pense, bon sang ?

Je comprends sa colère. Du reste, je la partage. C'est mon projet et Glau a réussi à tous nous planter. Le Domaine de Cortez appartient certes à Stark, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'il est entièrement financé par Damien ou par ses sociétés. Non, on a travaillé comme des brutes ces trois derniers mois pour rassembler un véritable *Who's Who* d'investisseurs, et chacun d'entre eux a donné deux raisons de son engagement dans le projet : la réputation de

Glau comme architecte et celle de Damien en tant qu'homme d'affaires.

Il se passe la main dans les cheveux et reprend :

– OK, c'est donc à nous de régler ça. Si son avocat prévient ses clients aujourd'hui, les médias seront bientôt au parfum et tout va vite se dégrader.

Je grimace. Cette seule idée me donne des sueurs froides, car ce projet est le mien. Je l'ai conçu, lancé, et j'ai bossé dur pour le faire décoller. C'est plus qu'un village-club pour moi ; c'est un tremplin pour mon avenir.

Je dois maintenir ce projet en vie. Et je *vais* tout faire pour ! Même si je dois me rapprocher du seul homme que j'ai juré ne plus jamais revoir.

– Il nous faut un plan B, dis-je. Une ligne de conduite solide à présenter aux investisseurs.

Malgré la situation, je discerne une lueur amusée dans le regard de Damien.

– Et vous avez déjà une suggestion à nous faire. Bien. On vous écoute.

Je hoche la tête en me cramponnant à mon sac.

– Les investisseurs ont été impressionnés par la réputation de Glau et son book, dis-je. Mais on ne peut pas réitérer l'expérience avec un autre architecte.

En tant qu'instigateur de certaines des constructions les plus impressionnantes et les plus novatrices de l'histoire contemporaine, Glau était un authentique *starchitecte*, car il possédait à la fois les compétences et la notoriété susceptibles d'assurer la réussite d'un projet.

– Je propose donc de présenter le seul homme qui, de l'avis général, est digne d'égaliser voire de surpasser la renommée de Glau.

À ces mots, je sors le magazine de mon sac pour le tendre à Damien.

– Jackson Steele...

– Il a l'expérience, le style, la réputation. Ce n'est pas seulement une étoile montante dans ce domaine. Avec Glau hors du coup, je crois pouvoir affirmer qu'il est le nouveau prince héritier. Et c'est pas tout. Beaucoup plus que Glau, Steele possède le genre de célébrité qui peut servir ce projet. Le potentiel médiatique qui attirera les investisseurs et se révélera en outre une formidable aubaine lorsqu'on commercialisera le complexe.

– Vraiment ? rétorque Stark d'un ton étrangement neutre.

Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur le bref regard qu'il vient d'échanger avec Nikki.

– Lisez l'article, dis-je en insistant, bien décidée à prouver ce que j'avance. Non seulement l'histoire d'une de ses œuvres risque d'être adaptée en long-métrage, mais le cinéma a déjà réalisé un documentaire sur lui et le musée qu'il a créé à Amsterdam.

– Je sais, confirme Damien. La première a lieu ce soir au Chinese Theater.

– En effet, dis-je avec impatience. Vous y allez ? Vous pourriez lui parler ?

Damien esquisse une sorte de moue que j'interprète comme de l'ironie.

– Bizarrement, on ne m'y a pas convié. Je suis juste au courant parce que Wyatt y a fait allusion. Il a été engagé pour photographier les invités sur le tapis rouge et prendre certains clichés sur le vif des célébrités.

– Mais c'est justement là où je veux en venir, dis-je, plus insistante que jamais. C'est un événement

médiatique. Ce gars attire à fond les people. Il nous le faut dans notre équipe. Et l'article précise aussi qu'il cherche à ouvrir une filiale de son cabinet à Los Angeles, ce qui laisse supposer qu'il tente de percer davantage sur le marché de la côte ouest.

– Jackson Steele n'est pas le seul nom en lice, remarque Damien.

– Exact, mais à l'heure actuelle, les projecteurs sont surtout braqués sur lui. Par ailleurs, je me suis déjà renseignée sur les quelques autres architectes qui pourraient attirer les investisseurs et aucun d'eux n'est disponible en ce moment. Steele oui, en revanche. Si je ne l'ai pas proposé dans le dossier d'origine, c'est parce qu'il était engagé pour les six mois à venir dans un projet à Dubaï.

À l'époque, ça m'avait arrangée, car je ne tenais pas à me trouver dans cette situation. Cependant, les choses ont changé depuis.

Je poursuis :

– Le projet à Dubaï est tombé à l'eau. Problèmes politiques et financiers, j'imagine. Tout est exposé dans l'article. J'ai fait une recherche rapide et je ne crois pas que Steele ait été sélectionné pour un autre projet, mais ça ne saurait tarder. Jackson Steele peut sauver le Domaine de Cortez. Sachez que je ne vous suggérerais pas son nom si je n'y croyais pas dur comme fer.

N'était-ce pas la stricte vérité ?

– Je le pense aussi, dit Damien. Et j'approuve votre inventaire de la situation. Si on ne met pas tout de suite Jackson Steele sur le coup, on va perdre nos investisseurs. Sinon, la seule manière de garder le projet en vie consiste à le financer en totalité avec des actifs de la société ou mes fonds personnels.

Il s'interrompt et ajoute d'une voix posée :

– Ce n'est pas ma manière de faire du business, Sylvia.

– Je sais. Bien sûr. C'est pourquoi je suggère qu'on se rapproche de Jackson. Euh... Steele, dis-je en réprimant une familiarité involontaire. Il s'agit d'un projet d'envergure, qui pourrait fortement l'intéresser. Il signera le contrat. Ce projet représente tout ce qu'il recherche.

Une fois de plus, Damien et Nikki échangent un regard, et l'inquiétude me gagne.

– Excusez-moi, dis-je, mais y a-t-il un détail qui m'échappe ?

– Jackson Steele n'a aucun intérêt à travailler pour Stark International, déclare Nikki après une brève hésitation.

– Il... quoi ?

Je mets un petit moment à digérer ses propos, avant d'ajouter :

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– On l'a rencontré lorsqu'on était aux Bahamas, explique-t-elle. Damien lui a proposé de faire partie du projet, avant même que Stark International ne se porte acquéreur du terrain. Avec un accès total à tous les détails du dossier. Mais Steele a bien fait comprendre qu'il ne voulait pas travailler pour Damien ni aucune autre de ses entreprises. Il affirme que Damien jouit d'une influence considérable et qu'il ne veut pas travailler dans son ombre.

– Autrement dit, on ne retiendra pas Steele pour ce projet, conclut Damien.

Il jette un coup d'œil sur sa montre, avant de s'adresser à Nikki :

– Je dois partir.

Puis il revient vers moi :

– Appelez les investisseurs individuellement. Ce n'est pas le genre de chose que je peux différer. Je suis sincèrement désolé, Syl.

Le simple emploi de mon diminutif confirme la réalité de la situation. Le projet est mort. *Mon* projet est mort.

Je me dis que je devrais être soulagée de ne pas jouer avec les souvenirs. Que j'ai été stupide de me croire assez forte pour affronter mes cauchemars. Que je devrais juste laisser tomber ce projet plutôt que de me jeter tête la première dans ce que j'ai fui autrefois.

Non.

Non. J'ai travaillé trop dur et ce projet signifie trop pour moi. Je ne peux pas l'abandonner. Pas comme ça. Pas sans me battre.

Certes, j'ai peut-être envie de revoir Jackson Steele. De me prouver que j'en suis capable. Que je peux lui parler, travailler en toute intimité avec lui... et, d'une manière ou d'une autre, éviter de m'écrouler sous toute cette pression.

– S'il vous plaît, dis-je à Damien, tandis que je serre les poings en songeant que, si j'ai la peau moite et le cœur qui s'affole, c'est par crainte de perdre le projet et non pas de revoir Jackson. Laissez-moi lui parler. Tâchons au moins d'essayer.

– Il y aura d'autres projets, mademoiselle Brooks, réplique-t-il d'une voix douce mais ferme. D'autres occasions se présenteront.

– Je vous crois, mais je ne vous ai jamais vu abandonner une affaire délicate si vous avez une chance de la sauver.

– Si je me fonde sur ce que je sais de M. Steele, il n'y a précisément aucune chance.

– Je pense que si. S’il vous plaît, laissez-moi tenter le coup.

Je m’empresse d’ajouter :

– Simplement ce week-end. Le temps de rencontrer M. Steele et de lui soumettre le projet.

L’espace d’un instant, Damien reste muet. Puis il acquiesce.

– Je dois quand même en informer les investisseurs, finit-il par déclarer. Mais on est déjà vendredi et ça peut jouer en notre faveur. Appelez-les. Dites-leur qu’on a besoin de les tenir au courant des dernières évolutions du projet et programmez une visioconférence pour lundi matin.

J’accepte aussitôt, sérieuse et pro. Mais au fond de moi, je saute de joie.

– Ça vous laisse donc le week-end, enchaîne Damien. Lundi matin, soit on leur annonce que Jackson Steele nous a rejoints, soit que le projet pose un problème.

– Il nous rejoindra, dis-je avec une assurance davantage fondée sur l’espoir que sur la réalité de la situation.

Damien incline légèrement la tête sur la gauche, comme s’il méditait sur mes propos.

– Qu’est-ce qui vous pousse à croire ça ?

Je passe ma langue sur mes lèvres.

– Je... je l’ai rencontré. Il y a environ cinq ans, à Atlanta. Juste avant de venir travailler pour vous, en fait. J’ignore s’il sera d’accord, mais je sais qu’il m’écouterà.

C’est du moins ce que je croyais, avant d’apprendre qu’il avait déjà refusé de travailler sur un projet de Stark.

À présent, les données ne sont plus les mêmes. Il y a encore quelques minutes, je pensais lui présenter

un projet d'enfer sur un plateau d'argent. C'était moi qui faisais une faveur à Jackson. C'était moi qui contrôlais la situation.

Désormais, c'est tout l'inverse.

Il peut refuser. Me faire un doigt d'honneur et me dire de foutre le camp de sa vie.

Je repense à notre dernière conversation, qui m'avait réduite en miettes.

J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi, avais-je dit.

Tout ce que tu veux.

Aucune question, aucun discussion. C'est important.

Tout ce que tu veux, baby, je te promets. Il te suffit de demander.

Il avait tenu parole à l'époque. Il avait fait ce que je lui avais demandé, même si cela nous avait détruits tous les deux.

À présent, j'ai une autre requête à lui soumettre.

Et j'espère de tout cœur pouvoir le convaincre à nouveau.

– Peu importe le créneau horaire dont il dispose aujourd’hui, dis-je avec le téléphone plaqué sur mon oreille gauche et l’autre main sur mon oreille droite.

Mais à cause du vacarme de l’hélicoptère, j’ai du mal à entendre la secrétaire de Jackson Steele, qui se trouve à New York.

– Désolée, mademoiselle Brooks. Le documentaire de M. Steele est projeté ce soir à Los Angeles et je crains qu’il n’ait pas une minute à lui.

Je suis en plein centre-ville, sur la terrasse de la Stark Tower, et même si je me sens littéralement sur le toit du monde, je reste tendue et j’ai l’impression de ne rien maîtriser. J’aimerais ouvrir la porte pour entrer dans l’ascenseur, mais je sais d’expérience que je risque de ne plus avoir de réseau, et si la communication s’interrompt avec cette femme, je suis quasi certaine de ne plus jamais pouvoir lui parler.

Alors je reste à l’extérieur, sous le soleil cuisant, entourée d’asphalte, à la merci non seulement des éléments mais aussi de Jackson Steele, de sa secrétaire et même de ce satané opérateur mobile.

– Et demain ? dis-je. Je sais bien que c’est samedi, mais s’il ne rentre pas tout de suite à New York...

– M. Steele va rester à Los Angeles une semaine au moins.

– Parfait, dis-je, mes épaules s'affaissant de soulagement. Quel moment pourrait lui convenir ?

– Un instant, je vous prie. Je vais voir si je peux le joindre sur son portable.

Je reste plantée là et me sens un peu idiote à écouter la petite musique d'attente pleine d'entrain. Lorsque j'entends un déclic, me signalant que mon interlocutrice est de nouveau en ligne, je me redresse quasiment au garde-à-vous, puis lève les yeux au ciel en me trouvant parfaitement ridicule.

– Je crains qu'aucun créneau ne puisse convenir, mademoiselle Brooks.

– Oh non, vraiment... je serais ravie de me rendre disponible à tout moment. Et si c'est plus commode, j'irai à son hôtel, à moins qu'il ne puisse venir à mon bureau. Tout me convient.

J'entends un long et profond soupir, et je me mords la lèvre quand elle m'annonce :

– Non, mademoiselle Brooks, vous m'avez mal comprise. M. Steele a demandé que je décline votre demande de rendez-vous. Et que je vous transmette ses regrets.

– Ses regrets ?

– Il a dit que vous comprendriez. Que vous en aviez déjà discuté. À Atlanta.

– Il... comment ?

– Je suis terriblement navrée, mademoiselle Brooks. Mais je puis vous assurer que le refus de M. Steele est irrévocable.

J'ai envie de répliquer, mais c'est trop tard. Elle a raccroché.

Je fixe mon portable quelques instants, sans vraiment croire ce que je viens d'entendre.

Jackson a dit non.

– Merde.

Je passe la main dans mes cheveux, puis lève les yeux sur Clark, qui a verrouillé l'hélicoptère et s'avance vers moi.

– Un problème ? demande-t-il en scrutant mon visage.

– Rien qui mérite d'en parler, dis-je.

Parce qu'il n'est pas question que j'annonce à Damien que j'ai carrément raté mon coup au point d'être incapable d'obtenir un rendez-vous. Il me faut à tout prix un plan B. Un autre *starchitecte*. Une potion magique. Un foutu miracle.

Je commence à suivre Clark en direction de l'ascenseur, puis m'arrête net, en me rappelant un truc.

– Bon week-end, dis-je. Faut que je passe un autre coup de fil.

Je fais défiler mes contacts sur l'écran du téléphone, trouve le numéro de Wyatt et appelle le photographe pour voir s'il peut justement faire un miracle.

*

– Tu te rends compte que c'est génial, hein ? demande Cass en s'installant dans la limousine à côté de moi.

Elle est sublime, comme toujours, dans un fourreau noir fendu si haut sur la cuisse qu'il frise l'attentat à la pudeur. La robe est maintenue par une seule bretelle sur l'épaule gauche et exalte ses courbes de rêve qui me rendraient presque jalouse. Elle est rousse cette semaine, et a relevé ses cheveux pour mettre sa toilette en valeur. Hormis un clou en diamant sur le nez, elle ne porte aucun bijou, ce qui souligne la

somptuosité de l'oiseau exotique multicolore tatoué sur son bras.

Sitôt qu'elle est installée, Edwards ferme la portière et se remet au volant. On ne le voit pas, comme nous sommes douillettement installées derrière la vitre de séparation. Mais je sens la limousine s'éloigner du trottoir qui borde la minuscule maison de Cass à Venice Beach.

– Sérieux, Syl, trop classe les avantages de ton job.

– Le top, en effet, dis-je en lui passant un verre de vin.

La limousine appartient à la flotte de Stark International et Edward est le chauffeur personnel de Damien, qu'il me prête pour la soirée. Avec un peu de chance, je vais pouvoir rentabiliser ses heures supplémentaires.

– Je crois qu'on a toutes les deux besoin d'un petit moment de méditation, reprend Cass. Toi, pour témoigner que tu apprécies pleinement les privilèges de ton boulot. Et moi, pour te remercier d'être asociale au point de n'avoir que moi à inviter ce soir.

– Espèce de garce ! dis-je en m'esclaffant, tandis qu'elle ferme les yeux en renversant la tête en arrière.

– Ommm... murmure-t-elle comme si elle était en cours de yoga et non à l'arrière d'une limousine qui la conduit à une première hollywoodienne.

J'ai hésité à l'emmener, avant de réaliser que non seulement Cass se régalerait en foulant le tapis rouge, mais qu'elle me rassurerait, un peu comme un super doudou.

Cass est ma meilleure amie depuis le jour où j'ai franchi la porte de l'atelier de tatouage de son père, à l'âge vénérable de... quinze ans. Il m'avait envoyé balader, en me disant sans mâcher ses mots qu'il n'aurait pas perdu sa licence à cause d'une morveuse de

Brentwood qui voulait se faire tatouer pour emmerder papa et maman.

Sur le coup, je n'ai pas pleuré – je ne pleure plus depuis l'âge de quatorze ans –, mais j'ai senti le feu de la colère me monter aux joues. Je l'ai traité de salopard, en lui braillant qu'il ne savait rien sur mes parents et encore moins sur moi. Cass m'assure que je l'ai même qualifié de connard, mais je ne m'en souviens pas vraiment.

En revanche, je me rappelle être sortie en trombe, avant de courir comme une folle jusqu'à la plage. J'ai traversé la piste cyclable en évitant un gamin de justesse, puis j'ai trébuché dans le sable. Je suis tombée tête la première et suis restée là comme une abrutie, le front sur le bras en plissant fort les yeux parce que j'avais envie de pleurer ; Dieu sait que je voulais sentir les larmes couler, mais elles ne coulaient pas. Impossible.

J'ignore combien de temps ça a duré – je respirais à peine pour éviter d'avalier du sable. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était là quand j'ai relevé la tête, avec ses jambes interminables, sa peau bronzée et ses petits cheveux noirs tout hérissés avec du gel. Elle s'est accroupie, les coudes sur les genoux et le menton dans une main. Elle se balançait d'avant en arrière tout en me fixant du regard.

– Va-t'en, lui ai-je lâché.

– C'est pas sa faute. Ma mère s'est barrée et il doit s'occuper de moi, alors il n'y est pour rien. S'ils lui suppriment sa licence, il devra fermer la boutique et ils vont lui saisir la maison, et on finira par vivre à l'arrière de sa Buick, et moi je devrais faire le trottoir à Hollywood, histoire de nous ravitailler en Snickers et en Coca Light.

Mon estomac s'est noué en l'entendant parler et j'ai même cru que j'allais vomir.

– Arrête. C'est même pas drôle.

Elle a plissé les yeux en m'observant, puis a redressé son grand corps dégingandé. Elle m'a ensuite tendu la main pour m'aider à me relever.

– Lui ne peut pas, mais moi si, a-t-elle dit.

– Il ne peut pas quoi ?

– Tu veux un tatouage. Moi je peux t'en faire un.

Elle a haussé les épaules, comme si tatouer était une activité courante chez toutes les adolescentes.

– Arrête tes conneries.

– Comme tu veux, a-t-elle rétorqué en tournant les talons.

Je me suis redressée en m'agenouillant dans le sable et je l'ai regardée s'éloigner, sans jamais se retourner pour voir si j'avais changé d'avis.

Pourtant si.

– Attends !

Elle s'est arrêtée. Une seconde s'est écoulée, puis une autre, et elle s'est enfin retournée. Elle a croisé les bras et attendu.

– T'as quel âge ? ai-je demandé.

– Seize ans. Et toi ?

– Je viens d'en avoir quinze. Tu peux vraiment faire ça ?

Elle s'est avancée, puis a exhibé sa jambe pour que je voie bien la rose noire sur sa cheville.

– Je peux.

– Ça va faire mal ?

Elle a ricané.

– Pfft... Ouais. Mais pas plus que si c'était lui qui le faisait.